

BILL-NICK FARON

PÉDOPHILE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042523275

Dépôt légal : janvier 2026

I

Des placements, déplacements

I

Visite de la petite église du village

Je suis là, sur le parvis de l'église, et j'ai froid.

Il faut dire que je suis arrivé bien en avance ; il fait encore nuit. Je suis le premier. « Pourquoi être venu si tôt ? » me direz-vous.

Je ne saurais répondre avec exactitude. Peut-être que je ne veux surtout pas manquer la messe.

Je suis pourtant très bien couvert mais la fraîcheur nocturne me pétrifie. Les demi-heures passent, je n'ai quasiment pas bougé, pourtant, avec le froid, cela aurait pu m'aider.

L'obscurité s'estompe, je commence à discerner des arêtes de bâtisses et des toitures. J'entends un moteur, un véhicule passe, certainement un livreur, je sens une odeur de pain chaud mais de là où je suis, il m'est impossible de le voir. Est-ce cette odeur qui éveille mon appétit ? J'ai pourtant bu un lait chaud avant de venir. Le village s'éveille doucement, comme lors de chaque journée dominicale.

Des bruits de pas, des talons, quelques femmes s'approchent de moi, me regardent sans me saluer, elles parlent entre elles, se demandent ce que je fais là. Une ferveur s'empare alors de toutes les personnes qui arrivent pour assister au sacrement du curé.

Toutes s'interrogent sur ma présence. Il est vrai que je ne suis pas de ce village. Les portes de la paroisse s'ouvrent grâce à deux jeunes qui suivent le catéchisme et apportent leur aide le jour du Seigneur. C'est alors qu'une dame, vêtue d'une robe longue et blanche, avec un joli chapeau composé d'une partie en tulle, assorti à sa toilette, s'exclame que je dois être gelé et décide de me porter.

Elle attrape alors l'anse du couffin en osier dans lequel j'ai été installé par maman et entre dans l'église en cherchant l'homme de foi. Je l'entends qui appelle :

— Père Adrien ! Père Adrien !

Son prénom résonne dans l'église, rebondit de mur en mur jusqu'à trouver les tympans de son destinataire.

J'espère qu'elle va lui dire qu'il fait presque aussi froid dans son église que dehors. Heureusement qu'elle s'est précipitée pour entrer car un brouhaha plus important que les autres dimanches crée une animation inhabituelle en ce lieu. Tous veulent donner leur avis sur ma présence et l'absence de ma mère à mes côtés. Elle est jugée par contumace et le verdict est sans appel. Ils font bien de venir à l'église les dimanches, certains versets ne sont pas encore mis en application. « Ne jugez point... » (Saint Matthieu).

Elle me présente donc au père Adrien qui nous invite à le suivre dans une petite pièce qui lui sert de bureau. En ce qui me concerne, je vais où la dame blanche m'emmène. La pièce est pauvre, un tout petit bureau en bois qui a plus que servi, la chaise est assortie, le même niveau d'usure. Un bahut deux portes sur le côté, sur lequel sont posés un téléphone et une boîte métallique avec une décoration du début du siècle dernier, de l'avant-guerre, initialement pour y mettre le kilo de sucre en morceaux. Je suppose que dans le meuble sont stockés les documents, les bouteilles de vin pour la messe et les hosties dans la jolie boîte. Elle lui explique où je me trouvais quand elle est arrivée et que j'étais bien seul. Le père Adrien se penche sur moi, je vois une bonhomie, un air sympathique, des joues bien rondes et colorées par endroits à cause du froid. Le bout du nez aussi. Il s'écrie :

— Il doit avoir faim ! Il faut trouver un biberon et du lait !

J'aime quand les adultes parlent comme ça ! Mais il n'a pas dû se pencher suffisamment sur moi, sinon il aurait demandé des couches aussi. Je vais devoir intervenir. Je lance alors un « ouin » retentissant qui le conforte dans son idée que je suis affamé. Heureusement, l'instinct maternel de « ma porteuse » la pousse à me sortir du couffin pour me prendre dans ses bras et me bercer pour me calmer. Elle transmet tout de suite au père Adrien que sa liste est incomplète.

Il prend l'initiative de téléphoner dans un premier temps à la gendarmerie de la grande ville voisine d'une cinquantaine de kilomètres tout de même afin de leur signaler un abandon de bébé.

Mais que dit-il ? Je ne suis pas abandonné. Ma maman a dû être retenue plus longtemps que prévu, ou alors elle m'a

perdu, il y en a qui perdent leur porte-monnaie. Il existe forcément une explication. Elle va venir me chercher. Je le trouve déjà moins sympathique.

Après qu'il a raccroché, il invite sa paroissienne à rejoindre les bancs, prend le couffin et nous dépose sur l'autel. Il se positionne devant le micro et demande le silence. Il s'adresse alors à l'ensemble des fidèles, explique pour les derniers arrivants que ce matin très tôt, j'ai été abandonné devant l'église, ce que je réfute de toutes mes forces, et qu'il faut trouver un biberon, du lait et des couches. C'est bien la preuve que je n'ai pas été abandonné, ma maman aurait laissé un biberon et tout le nécessaire. Quelques dames dans l'assistance se portent volontaires. Peu de femmes en effet ont accouché dernièrement, nous sommes à Calm-en-Chaux, un petit village de sept cents âmes environ. J'ai pu être changé et boire un lait tiède qui m'a fait beaucoup de bien.

La messe terminée, les gendarmes sont là. Les fidèles aussi. D'habitude ils rentrent chez eux à pas lents mais aujourd'hui, ils se comportent comme si la messe n'était pas terminée, comme si c'était la récréation, la mi-temps, l'entracte, une cigarette et on y retourne. Ils veulent savoir ce que les hommes en uniforme vont faire de moi. Il ne doit pas souvent y avoir de l'animation à Calm-en-Chaux. Je suis la star. Mais j'aime-rais bien quand même que tu viennes me chercher maman, je me souviens encore de ton sein ce matin, ton lait chaud. Bien meilleur que le biberon. Ils ont fait ce qu'ils ont pu.

Les gendarmes demandent au père Adrien de remplir des documents pour me fournir une identité. N'étant pas habitué, le père leur demande quel nom de famille attribuer. Le chef répond qu'en général c'est Dupond, Martin ou Bernard. Le père dit alors : Je vais lui donner mon prénom comme nom, ça lui portera chance. Me voilà donc nommé Adrien.

Pour le prénom, le père regarde les saints du jour – nous sommes le 6 juillet – et décide d'un prénom hébreïque, Isaïe, qui signifie « Dieu est mon salut ». Il est vrai que l'Église m'a sauvé. Sans elle, je serais certainement mort de froid. Entre-temps les gendarmes ont été appelés pour un conflit entre conjoints et doivent partir précipitamment. Le chef explique au père qu'ils doivent me déposer dans une structure d'accueil

d'urgence avant d'intervenir et récupère ma fiche d'identité que l'homme de foi n'a pas tout à fait fini de compléter. Il ne lui restait plus qu'une lettre à écrire à mon prénom.

Ce doit être lui qui a rempli les documents pour nommer la ville Calm-en-Chaux. Il manque des « e » partout.

Me voilà donc Isaï Adrien, fraîchement nommé, qui part dans un véhicule bleu. Si jeune et déjà entre deux gendarmes.

II

L'accueil d'urgence

Mon chauffeur se dirige vers une pouponnière dans la ville de Carenlice gérée par l'Aide sociale à l'enfance. La structure accueille des bambins de zéro à trois ans. La plupart ont leur maman qui ne les ont pas égarés mais qui se sont plutôt égarées elles-mêmes. Une dame nous reçoit, elle nous attendait, prévenue déjà par mes bienfaiteurs. Ils lui remettent le couffin dans lequel je loge avec les documents pour le suivi administratif. Tout de suite elle pose le couffin, me prend dans ses bras en se gardant de m'exposer au soleil.

Elle les invite à entrer pour obtenir quelques informations supplémentaires mais ils sont pressés, un couple se déchire quelque part, une femme est peut-être en train de succomber sous les coups de son conjoint. Ils repartent prestement. L'un des gendarmes a juste pris le temps de lui dire que sur le document se trouve le numéro de téléphone du père Adrien, si elle le souhaite, elle peut l'appeler.

Pendant qu'elle opère un demi-tour pour monter les quelques marches qui mènent à la porte d'entrée, j'ai une vue panoramique très rapide de ma nouvelle demeure. Un espace arboré, ombragé, un bâtiment de style manoir, sinistre, avec de nombreuses fenêtres, un rez-de-chaussée et un étage. Autant j'avais froid à cinq heures, mais en ce début d'après-midi de juillet, je transpire. J'espère que l'antre de ma maison est aussi frais que l'église de ce matin.

À l'intérieur, à peine entrés, deux demoiselles viennent vers moi avec de grands sourires. Elles veulent me prendre dans leurs bras. Je me sens en sécurité avec elles et avec ces murs multicolores.

Lundi 7 juillet 1997. J'ai passé un dimanche mouvementé jusqu'à mon arrivée au manoir Arc-en-ciel. De l'extérieur, impossible de deviner pourquoi ce nom, qui apparaît à l'entrée du domaine sur une pancarte légèrement noircie par des champignons. Le dehors et le dedans sont comme un être au visage que la vie a marqué par les stigmates de la souffrance,

individu dont le malheur s'est acharné sur lui, aux traits rébarbatifs mais qui a compensé par une âme tellement plus chaleureuse. La bonté et la bienveillance. Un amour intérieur incommensurable.

Les jours passent. Les pédiatres, les médecins, les nounous s'occupent bien de moi. Il me manque juste les bras de ma maman. J'espère qu'ils ont mis des annonces pour qu'elle puisse me retrouver.

Quelques semaines ont passé. Les gendarmes qui étaient venus me récupérer avaient en charge d'enquêter afin d'identifier le nom et l'adresse de ma mère pour que nous puissions à nouveau être ensemble. Mais leur dossier est vide. Peut-être a-t-elle déménagé dans une autre région. Je sais qu'elle pense à moi autant que je pense à elle, nous sommes comme un nom composé, deux mots reliés par un trait d'union, nous ne prenons tout notre sens que par ce lien qui nous unit. Dans « tout-puissant », « puissant » est autant lié à « tout » que l'inverse. Pris séparément, les voilà dénaturés.

Mardi 28 octobre 1997. Saint Simon et Saint Jude. Deux saints martyrs. Une nounou se charge de mon biberon lorsque la directrice du foyer Arc-en-ciel vient dans la pièce et lui dit de rassembler mes affaires, une famille d'accueil m'attend, elle repart tout de suite. Depuis mon arrivée, quelques vêtements m'avaient été achetés par la structure et j'avais aussi reçu la fameuse peluche arc-en-ciel. Tous les enfants qui passent par ici en ont une. Comme ça, partout où j'irai avec, tout le monde saura d'où je viens.

Un dossier me concernant a voyagé de bureau en bureau et je me retrouve ainsi placé chez des gens que je ne connais pas. J'étais pourtant très bien dans cette structure en attendant que ma mère vienne me récupérer.

La nounou a exécuté les directives reçues très facilement et rapidement, toutes mes affaires tiennent dans un sachet en plastique. Je vois alors la directrice revenir avec une dame, Julie Bideau.

Elle lui dit alors : « Voici le petit Isaï Adrien. »

III

Ma famille d'accueil

Lorsque j'arrive dans ma nouvelle maison, qui est à environ deux kilomètres du foyer Arc-en-ciel, je découvre que je suis attendu par un jeune garçon et une petite fille, ça fait plaisir. Ils ne sont pas à l'école car ce sont les vacances de la Toussaint. La maman leur avait demandé d'attendre au domicile car, lors de son appel téléphonique, elle savait qu'il y avait le couffin, ce panier en osier qui occupe à lui seul toute la banquette arrière. Elle avait demandé à sa sœur de venir leur tenir compagnie, afin qu'ils ne restent pas sans surveillance.

Ma nouvelle nounou me sort du véhicule, j'ai voyagé dans le couffin, attaché avec la ceinture de sécurité. Elle n'a pas encore acheté de siège auto pour bébé. Elle m'emmène dans ma chambre dans laquelle se trouve un lit 90 par 190 en plus du mien. J'ai un lit à barreaux verticaux, comme les prisons dans les westerns, sauf que pour moi c'est en bois peint en blanc, pas en fer forgé noir.

À présent que je suis bien installé et que j'ai fait connaissance, je vous présente ma « petite » famille :

La maman : 38 ans divorcée – Julie Bideau – Pacsée avec Jean-Claude Lebrochet – Éducatrice de jeunes enfants – aime son métier, les plantes, la lecture, ne fume pas

Le père : 43 ans – Jean-Claude Lebrochet – Pacsé avec Julie Bideau – Contremaitre chez Moltas – aime les jeux de cartes avec ses amis, le whisky, la cigarette

L'aîné : 6 ans et demi – Julien Bideau – fils de Julie Bideau, issu du précédent mariage – à l'école primaire, au CP – introverti et taciturne

La cadette : 3 ans – Camille Lebrochet, issue de ce couple – en petite section à l'école maternelle – gâtée, épanouie

Moi : 4 mois – placé – Isaï Adrien

Les mois passent, c'est ici que j'ai eu mes premières dents, fait mes premiers pas. Julien a failli redoubler son CP, je suis persuadé que c'est à cause de moi, de sa chambre qu'il a été forcé de partager.